

L'AMOUR.

Je ne vous quitte pas pour toujours, je viendrai vous revoir.

BRIGITTE.

Donnez-nous donc des gages.

L'AMOUR.

Et que voulez-vous ?

AGNÈS.

Laissez-nous votre cordon.

L'AMOUR.

Qu'en feriez-vous ?

AGNÈS.

Nous le garderons bien précieusement.

L'AMOUR.

A quoi pourroit-il vous servir ?

Madame BARBARA.

A diminuer l'ennui de votre absence.

L'AMOUR, *le leur donnant.*

Le voilà.

(*Toutes les Pensionnaires s'empressent pour le prendre ; mais Madame Barbara s'en empare, et le met dans sa poche.*)

Madame BARBARA.

Eh ! bien, Mesdemoiselles, que veulent donc dire ces façons-là ?

L'AMOUR.

Ah ! prenez garde qu'il ne devienne plutôt, entre vous, un sujet de discorde, qu'un objet de consolation.

FIN.

VÉNUS PÉLERINE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR M. DE BEAUNOIR.



A PARIS;

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

VÉNUS PÉLERINE,

OU

LE TRIOMPHE DE LA BEAUTÉ,

CHANSON,

Sur le même Air que celle de l'Amour Quêteur.

INFIDELLE à son triste époux,
Vénus, craignant tout de sa rage,
Fit sur terre un pélerinage,
    Pour éviter son courroux.
Par-tout on la fête, on l'encense,
Par-tout on adore ses fers;
    Vénus voit tout l'Univers *Bis.*
      Célébrer sa puissance. *Bis.*

Sous un Ciel chargé de frimats,
Un peuple seul bravoit ses charmes;
De la Beauté, toujours en larmes,
    Il méprisoit les appas.
Il méconnoissoit la puissance
De Cupidon et de Vénus;
    Son encens ne brûloit plus *Bis.*
      Que pour l'indifférence. *Bis.*

Vénus porte aussi-tôt ses pas
Vers cette isle injuste et mutine;

Sous un habit de Pélerine,
    Elle voiloit ses appas.
La beauté brille sans parure;
Ses traits en sont plus dangereux:
    Vénus cache à tous les yeux   *Bis.*
      Sa brillante ceinture.   *Bis.*

Près d'un Temple est un bois affreux:
Une cruelle loi condamne
A la mort la beauté prophane
    Qui pénetre dans ces lieux.
Un Bonze y trouve la Déesse,
De fers il charge ses beaux bras;
    Insensible à ses appas,   *Bis.*
      Le monstre est sans foiblesse.   *Bis.*

Insultant à son triste sort,
Ce peuple sauvage et barbare,
Dans son aveuglement prépare
    Tous les apprêts de sa mort.
Vénus avance, sans murmure,
Et, jettant ses simples habits,
    Montre à leurs yeux éblouis   *Bis.*
      Sa brillante ceinture.   *Bis.*

Rien ne résiste à tes attraits,
Sexe charmant et fait pour plaire.
Armé d'un cœur triste et sévere
    Le sage croit fuir tes traits;
Mais en vain la raison murmure,
L'Amour est trop sûr de ses coups:
    Le sage est à tes genoux,   *Bis.*
      Dès qu'il voit ta ceinture.   *Bis.*

NOTE
DES RÉDACTEURS.

Nous ne pouvons que répéter ici ce que nous avons dit à l'occasion de l'*Amour Quêteur.* La Chanson que nous venons de rapporter, et qui est de M. de Beaunoir lui-même, offre le Sujet de sa Comédie de Vénus Pélerine, à quelques épisodes près, qu'il y a ajoutés, pour donner plus d'étendue et une forme plus Dramatique à la Piece.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR VÉNUS PÉLERINE.

CETTE Comédie ne réussit pas, tout-à-fait, autant que l'*Amour Quêteur.* La pompe du Spectacle qu'exigeoit Venus Pelerine, et pour laquelle le Directeur des Grands Danseurs du Roi n'avoit pourtant rien épargné, ne put tenir lieu de la gaieté et de l'ingénuité de la premiere de ces deux Pieces. Les Dieux, en géneral, y étoient trop Dieux ; et si souvent le cadre écrase le tableau, cette fois ce fut tout le contraire : aussi le plus grand reproche que l'on fit à l'Auteur, ce fut d'avoir placé son Ouvrage sur un Théatre peu propre à l'exécuter. Il a introduit dans cette Piece deux Ballets d'un effet piquant. Le premier est dansé par des Derviches, dans le Temple de l'Indifférence, et on y a employé l'air

même sur lequel ils tournent, dans le Temple de Péra, à Constantinople, et qui se trouve gravé dans un Ouvrage qui est à la Bibliotheque du Roi, sous le titre de *Portraits Turcs*, *G. in-folio*, avec figures. Le second qui termine la Piece, est formé par l'Amour, descendant du Ciel pour venir chercher sa mere, et amenant avec lui la Maîtresse de Pension, Madame Barbara, et toutes ses jeunes Pensionnaires, qu'il unit aux Derviches, apprivoisés par Vénus, et qu'il fait danser avec elles.

Le succès de l'*Amour Quêteur* ayant paru aux Comédiens François et Italiens trop brillant pour un des Spectacles Forains, qui leur sont subordonnés, et l'Auteur craignant qu'ils ne refusassent leur consentement à la représentation de Vénus Pélerine, il usa d'un moyen adroit, afin de les y contraindre, d'après leur propre décision. Il avoit été convenu que les Spectacles Forains pourroient s'emparer des chansons qui se chantent dans les rues, pour y puiser les sujets de leurs Pieces; et avant de soumettre celle-ci à la censure des Comédiens, il composa sa chanson de *Vénus Pélerine*, et la livra pendant deux jours

aux Chanteurs des rues, qui en firent retentir tous les carrefours. Après cet acte de possession, les Comédiens ne purent refuser de laisser jouer la Piece.

M. le Chevalier du Coudray fit imprimer une Comédie sous le titre de *Vénus Pélerine*, dans le moment où celle-ci parut au Théatre ; mais ces deux Pieces ne se ressemblent nullement.

VÉNUS PÉLERINE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR M. DE BEAUNOIR;

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théatre des Grands Danseurs du Roi, au mois de Novembre 1777.

PERSONNAGES.

L'AMOUR.

VÉNUS.

IRIS.

ISFENDIAR, Grand-Prêtre du Temple de l'Indifférence.

TERRIBILIS, vieux Derviche.

INGENUUS, jeune Initié.

IBRAHIM, Pere d'Ingenuus,

TROUPE DE DERVICHES.

TROUPE DE SACRIFICATEURS.

Madame BARBARA.

JEUNES PENSIONNAIRES DE Madame BARBARA.

La Scene est dans l'Isle de l'Indifférence.

VÉNUS PÉLERINE, COMÉDIE.

(Le Théatre représente un bois sombre et épais ; dans le fond est la façade d'un Temple gothique, sur le fronton duquel on lit : TEMPLE DE L'INDIFFÉRENCE.)

SCENE PREMIERE.

VÉNUS, IRIS.

(Vénus et Iris sortent chacune d'un côté opposé de la Forêt.)

IRIS.

Je te retrouve donc enfin, charmante Vénus?

VÉNUS.

C'est la jeune Iris!

IRIS.

Elle-même.

VÉNUS.

Et qui peut t'amener dans ces tristes lieux ?

IRIS.

L'ordre de Jupiter qui te rappelle dans l'Olympe, et

te conjure d'y ramener avec toi les Ris, les Amours et les Jeux.

VÉNUS.

Je reste sur la terre ; je renonce à l'Olympe pour jamais.

IRIS.

Voilà de l'humeur !

VÉNUS.

Ignore-tu les affronts, les injustices que j'y ai essuyés.

IRIS.

J'étois absente lors de ton aventure, quand ton benêt de mari te surprit avec Mars.

VÉNUS.

Il eut la sottise de nous donner en spectacle à tous les Dieux.

IRIS.

Sans doute, tous envierent la place de l'amant, en riant de l'époux.

VÉNUS.

Mais Junon, toujours jalouse, et la prude Minerve, prirent parti pour Vulcain, et crierent au scandale, au point qu'elles arracherent à Jupiter un ordre qui me condamnoit à suivre mon époux dans ses forges, et à n'en pas sortir de dix siecles.

IRIS.

Rester dix siecles auprès d'un époux ; et quel époux encore ! toi, qui ne restois pas dix jours avec le même amant !

VÉNUS.

Un parcil arrêt me fit trembler ; et je résolus de tout

tenter pour m'y soustraire. A l'exception de Junon et de Minerve, tous les Dieux m'adoroient; toutes les jeunes Déesses me chérissoient : je m'adressai donc à la Nuit.

IRIS.

Elle est si bonne personne, si complaisante !

VÉNUS.

Tu le sais aussi bien que moi, friponne ! Elle me couvrit de son voile, et me descendit incognito dans son char d'ébene sur la terre. Par-tout, je reçus l'encens des mortels; par-tout, je trouvai des Temples élevés à la Beauté : tous les humains portoient mes fers, en les adorant.

IRIS.

Je te trouve cependant en pays ennemi. J'ai parcouru toute la terre en te cherchant : aurois-je jamais dû penser que je retrouverois la Beauté dans l'Isle de l'Indifférence; car ces lieux, ce bois, ce Temple, lui sont consacrés.

VÉNUS.

Et c'est ce qui trouble mon bonheur, en ternissant ma gloire. Dans cette Isle, les femmes sont toutes esclaves et toutes reléguées au fond d'une vallée obscure; il leur est défendu, sous peine de la vie, d'en sortir et de pénétrer l'enceinte de ce bois.

IRIS.

Oh ! la vilaine Isle ! et comment ne périt-elle pas ?

VÉNUS.

Une fois chaque année tous les hommes se rendent à la vallée des larmes; c'est ainsi qu'ils nomment eux-mêmes l'endroit affreux où la Beauté reléguée et mé-

prisée passe ses tristes jours : ils y payent un tribut forcé à la Nature, et plus encore au besoin qu'ils ont de laisser à cette Isle des habitans, qui héritent de leur indifférence et de leurs mépris pour leurs meres infortunées, auxquelles on les enleve inhumainement, dès qu'ils en ont reçu le jour.

IRIS.

Et tu peux rester avec de pareils monstres ?

VÉNUS.

J'ai juré de détruire le culte odieux qu'ils rendent à l'Indifférence. C'est dans son Temple même que je veux renverser ses Autels.

IRIS.

Ce projet est digne de toi ; mon honneur et ma gloire y sont intéressés : permets-moi de tenter, près de toi, une si belle entreprise.

VÉNUS.

Très-volontiers.

IRIS.

Il me vient un scrupule.

VÉNUS.

A toi ?

IRIS.

A moi-même.

VÉNUS.

Je ne l'aurois pas cru.

IRIS.

Tu ne m'entends pas.... Nous sommes Déesses, tu es parée de cette ceinture brillante à laquelle les Dieux mêmes ne peuvent résister ; notre victoire pa-

roîtra donc plutôt due à notre puissance qu'à nos charmes.

VÉNUS.

Je ne te reconnois plus.

IRIS.

Pourquoi donc?

VÉNUS.

Tu raisonnes d'un juste !....

IRIS.

C'est l'effet de ton absence ; tous les Dieux, depuis ta fuite, sont d'une sagesse, d'une raison....

VÉNUS.

Et d'un ennui?....

IRIS.

Je t'en réponds.... Si tu veux donc m'en croire, ne paroissons aux yeux de ces vilains habitans que sous les traits de deux mortelles : cachons notre Divinité, et sur-tout ta brillante ceinture, sous de simples habits de Pélerines.

VÉNUS.

Ah! friponne! tu voles mon fils; et ses bonnes fortunes sous cet habit, te donnent du goût pour ce déguisement!

IRIS.

Je n'en disconviens pas, et ta ceinture vaudra peut-être bien son cordon.

VÉNUS.

Je le souhaite.... Que la Beauté seule triomphe donc aujourd'hui : enfonçons-nous dans l'épaisseur de ce bois; notre déguisement y sera bientôt fait.

(*Elles sortent.*)

SCENE II.

IBRAHIM, INGÉNUUS.

IBRAHIM.

Mon fils, mon cher fils, voilà ce Temple heureux, où désormais vous allez passer des jours purs et tranquilles.

INGÉNUUS.

C'est vous qui le voulez, mon pere.

IBRAHIM.

Et je le veux pour votre bonheur. Que j'envie le sort que vous allez goûter ; éloigné pour jamais du monde, et sur-tout des femmes, que vous allez jurer de détester.

INGÉNUUS.

Hélas! mon pere, je ne les connois pas; comment pourrois-je les aimer? comment pourrois-je les détester?

IBRAHIM.

Tremblez, mon fils, tremblez de les connoître!

INGÉNUUS.

Elles sont donc bien méchantes?

IBRAHIM.

Elles ne s'occupent, nuit et jour, qu'à faire du mal.

INGENUUS.

Et quel mal font-elles donc?

IBRAHIM.

Quel mal?.... Elles sont fausses, perfides, trom-

peuses; aussi les avons-nous toutes reléguées dans le fond d'une vallée obscure.

INGENUUS.

Et elles n'en sortent jamais?

IBRAHIM.

Celle qui oseroit en sortir seroit sur le champ punie de mort.

INGENUUS.

Vous êtes donc plus méchans qu'elles, puisque vous les renfermez dans un lieu affreux, et que vous les tuez quand elles en sortent?

IBRAHIM.

C'est ainsi que nos ancêtres nous l'ont ordonné.

INGENUUS.

Nos ancêtres ont pu avoir tort.

IBRAHIM.

Jamais, mon fils, jamais. Pouvons-nous être plus sages que nos peres?

INGENUUS.

Mais, dites-moi, mon pere, en avez-vous connu vous-même?

IBRAHIM.

Oui, mon fils.

INGENUUS.

Beaucoup?

IBRAHIM.

Une seule, et c'est celle qui t'a donné le jour.

INGENUUS.

Celle qui m'a donné le jour!... Je le dois à une femme?

IBRAHIM.

Oui, mon fils.

INGENUUS.

Vous a-t-elle fait du mal?

IBRAHIM.

Je l'ai trop peu vue.

INGENUUS.

Ah! jamais, non, jamais elle ne vous en eût fait; j'en juge par mon cœur!

IBRAHIM.

Il vous abuse.

INGENUUS.

Non, mon pere, non. Une louve cruelle ne donne pas le jour à de tendres agneaux; la simple colombe ne couve pas le barbare épervier.... Une femme étoit ma mere, et je ne la verrai jamais!

IBRAHIM.

Renoncez à ce desir prophane; soyez digne du bonheur qui vous attend.

INGENUUS.

Mon pere!

IBRAHIM.

Eh! bien?

INGENUUS.

J'ai peine à retenir mes larmes; je ne vous verrai plus!

IBRAHIM.

Non, mon fils.

INGENUUS.

Je vous quitte pour toujours, mon pere! Vous êtes

âgé, vous êtes infirme, qui donc aura soin de vous, dans vos dernieres années ?

IBRAHIM.

Cachez-moi vos larmes et cette indigne foiblesse: montrez-vous digne d'entrer dans ce temple, et de brûler l'encens sur les Autels de l'Indifférence.... Adieu; ne me suivez pas. (*Il sort.*)

SCENE III.

INGENUUS, *seul.*

IL me quitte.... J'ai perdu mon pere pour toujours, et jamais je ne verrai ma mere!... Quels sont donc les sentimens inconnus dont mon cœur est agité?... Puissante Indifférence, qui dois faire le bonheur de mes jours, rends le calme à mon ame, et pardonne si je frappe en tremblant aux portes de ton Temple!

SCENE IV.

ISFENDIAR, TERRIBILIS, INGENUUS, TROUPE DE DERVICHES ET DE SACRIFICATEURS.

ISFENDIAR.

PROPHANE ! qui ose frapper aux portes de ce Temple, que veux-tu ?

INGENUUS.

Me consacrer au culte de l'Indifférence.

ISFENDIAR.

En es-tu digne ?

INGENUUS.

Je le crois.

ISFENDIAR.

Quel est ton nom ?

INGENUUS.

Ingenuus.

ISFENDIAR.

Ton âge ?

INGENUUS.

Trois lustres et deux printems.

ISFENDIAR.

Ton pays ?

INGENUUS.

Cette Isle m'a vu naître.

ISFENDIAR.

Aucun lien ne t'attache-t-il sur la terre ?

INGÉNUUS.

INGENUUS.

Mon pere vient de m'abandonner.

ISFENDIAR.

N'aimes-tu aucune femme ?

INGENUUS.

Je n'en ai jamais vu.

ISFENDIAR.

Jure donc sur ce poignard une haine éternelle à tout ce sexe dangereux.... Tu héſites!

INGENUUS.

Je le jure.

ISFENDIAR.

Prends ce fer, et rends-toi digne d'entrer dans ce Temple.

INGENUUS.

Un poignard !... Et qu'en faut-il faire ?

ISFENDIAR.

Tu vas, trois fois, faire le tour de l'enceinte du Temple, et tu en frapperas, sans pitié, toute femme qui seroit assez osée pour souiller l'air pur que nous respirons.

INGENUUS.

J'obéirai.

ISFENDIAR, *à Terribilis.*

Et vous, sage et austere Terribilis, vous, en qui l'âge et la raison ont amorti toutes les foiblesses de la nature, servez de guide à ce jeune Initié, et ramenez-le digne de nous.

(Iſfendiar et les Derviches rentrent dans le Temple dont les portes ſe referment.)

SCENE V.

TERRIBILIS, INGENUUS.

TERRIBILIS.

ALLONS, jeune homme, de la fermeté; parcourez exactement tous les détours de ce bois, et frappez de ce poignard toutes les femmes que vous rencontrerez.

INGENUUS.

Un mot, je vous prie, vénérable Derviche, à quoi distingue-t-on une femme d'un homme?

TERRIBILIS.

A quoi? ... je n'en sais rien.

INGENUUS.

Vous voulez me tromper?

TERRIBILIS.

Non, je vous le jure sur ma barbe; jamais je n'en ai vu.

INGENUUS.

Jamais?

TERRIBILIS.

Jamais.

INGENUUS.

Comment les reconnoîtrons-nous donc?

TERRIBILIS.

Je ne sais; mais d'après tout le mal qu'on en dit, il est aisé de nous en figurer la forme.

INGÉNUUS.

Vous avez raison.

TERRIBILIS.

La foudre produit des effets moins prompts et moins terribles qu'un seul de leurs regards !

INGÉNUUS.

Vous m'effrayez !

TERRIBILIS.

Cette boisson délicieuse dont notre grand Prophete nous défend l'usage, est mille fois moins funeste à la raison !

INGÉNUUS.

Puisqu'elles sont si méchantes, elles doivent être hideuses ?

TERRIBILIS.

Sans doute !

INGÉNUUS.

Noires ?

TERRIBILIS.

Certainement !

INGÉNUUS.

Elles doivent avoir des griffes ?

TERRIBILIS.

Oh ! oui !

INGÉNUUS.

Elles doivent avoir...

TERRIBILIS.

Figurons-nous enfin tout ce qu'il y a de plus laid dans la nature, ce doit être une femme !

INGÉNUUS.

Je le crois.

TERRIBILIS.

Prenons chacun une route opposée pour ne pas les manquer. Allez par là ; moi je parcourerai l'autre côté du Temple. Quand vous aurez fait trois fois le tour de l'enceinte, nous nous réunirons ici pour rentrer ensemble.... De la fermeté, sur-tout !

INGÉNUUS.

Ce n'est pas le courage qui me manque.

TERRIBILIS.

(*A part.*)

Allez, mon fils, allez.... Ah ! si je pouvois trouver une femme, que j'aurois de plaisir à la tuer !

(*Ils sortent de deux côtés différens.*)

SCENE VI.

VÉNUS, IRIS, *en habits de pélerines.*

IRIS.

LES as-tu bien entendus ?

VÉNUS.

Très-bien.

IRIS.

Et tu ne trembles pas ?

VÉNUS.

De quoi ?

IRIS.

De ces poignards levés sur notre sein.

VÉNUS.

Ils seront émoussés avant de nous frapper.

IRIS.

Je l'espere.

VÉNUS.

Je veux attendre ici ce jeune Initié, et voir s'il me poignardera.

IRIS.

Que ne vas-tu plutôt chercher ce vieux Derviche ? il a l'air bien plus méchant.

VÉNUS.

C'est à toi que je laisse la gloire de l'adoucir ; ta victoire en sera plus complette.

IRIS.

Dame Vénus, Dame Vénus, tu ne l'entens pas mal; mais laisse-moi faire : puisque tu m'abandonnes le vieux, je vais m'en amuser comme il faut.

VÉNUS.

Eloigne-toi; nous nous rejoindrons ici.

IRIS.

Volontiers. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

VÉNUS, *seule.*

JE l'apperçois; il s'avance.... Et d'où vient donc le trouble que j'éprouve en le voyant ?... Ses yeux sont ceux de Mars, sa bouche est celle d'Adonis : il est charmant.... Ah ! quelle perte pour mon Empire si l'Indifférence m'enlevoit son cœur innocent.... Reposons-nous sur ce banc de gazon, et feignons d'être accablée de fatigue. La jeunesse est toujours sensible.

SCENE VIII.

VÉNUS, INGÉNUUS.

INGENUUS, *un poignard à la main, appercevant Vénus.*

AH ! Ciel ! où suis-je ? que vois-je ? quel objet charmant frappe mes yeux ! Qu'elle est donc cette belle créature, que je ne connois pas ?... Qui êtes-vous ?

VÉNUS.

Une femme.

INGENUUS.

Que dites-vous ?

VÉNUS.

Une femme infortunée, accablée de fatigue.

INGÉNUUS.

Ah ! Ciel ! une femme !... Vous me trompez ?

VÉNUS.

Je vous dis la vérité.

INGENUUS.

Savez-vous le serment que je viens de prononcer ?

VÉNUS.

Non.

INGENUUS.

J'ai juré d'enfoncer ce poignard dans votre sein.

VÉNUS.

Pourquoi ?

INGENUUS.

Je ne sais ; mais on dit que les femmes sont des monstres, qui ne s'occupent jour et nuit qu'à faire du mal.

VÉNUS.

On vous trompe.

INGENUUS.

Je le crois.

VÉNUS.

Quel mal puis-je vous faire ?

INGENUUS.

Je ne sais.

VÉNUS.

Voyez mes bras, examinez mes mains ; sont-elles teintes de sang ?

INGENUUS.

Non.

VÉNUS.

Prenez-les.... elles sont foibles....

INGENUUS.

Dieux ! qu'elles sont douces !

VÉNUS.

Eh ! bien, croyez-vous la foiblesse méchante ?

INGENUUS.

Oh ! non.

VÉNUS.

Voyez-vous la tendre tourterelle déchirer le sein des vautours?

INGENUUS.

Non.

VÉNUS.

La tourterelle est notre image.

INGENUUS.

Elle est fidelle.

VÉNUS.

Ah ! nous le sommes aussi quand nous aimons.

INGENUUS.

Quand vous aimez !... Vous aimez donc ?

VÉNUS.

Nous ne respirons que pour l'amour.

INGENUUS.

Ah ! comme on m'a trompé !

VÉNUS, *lui découvrant son sein.*

Eh ! bien, aurez-vous le courage de me frapper, je suis sans armes, sans force, sans défense ?.... Voilà mon sein.

INGENUUS, *troublé, et jettant loin de lui son poignard.*

Ciel ! ô Ciel ! je ne sais où j'en suis.... Qui ! moi ? je vous frapperois ? . . . Je me percerois plutôt mille fois....

VÉNUS.

Aidez-moi, je vous prie, à me relever; je suis bien lasse.

INGENUUS.

Reposez-vous sur moi.

VÉNUS.

Je vous fatigue peut-être?

INGENUUS.

Oh! non. .. Mais apprenez-moi donc, apprenez-moi, je vous en conjure! la cause des sentimens nouveaux que j'éprouve et que vous m'inspirez? Je tremble et je brûle, tout à la fois; je desire avec violence, et j'ignore ce que je desire.

VÉNUS.

Vous payez à l'Amour le tribut que lui doit tout être sensible. C'est l'Amour, c'est lui qui anime et vivifie toute la nature; c'est ce Dieu charmant qui dit à votre cœur, qu'il faut aimer, et que, sans la tendresse, il n'est pas de bonheur. N'écoutez que lui seul.

INGENUUS, *se jettant aux pieds de Vénus.*

Oui, voilà la vérité. Ecoute bien, charmante créature, que j'ignorois, que j'adore, sans te concevoir encore; écoute bien. je révoque à tes pieds le serment cruel que je viens de prononcer. J'en fais un nouveau de ne vivre que pour toi, de ne vivre que pour t'aimer, de ne te quitter jamais.... Promets-moi la même chose!

VÉNUS, *entr'ouvrant sa robe de Pélerine, lui laisse voir sa ceinture.*

Oui, je te le promets.

INGENUUS, *appercevant la ceinture de Vénus.*

Quel est donc ce nouveau charme, dont la vue seule porte le feu dans toutes mes veines?

VÉNUS.

C'est ma ceinture.

INGENUUS.

Ah! sa vue seule me cause la mort!... De grace! dérobe-la à mes yeux: elle me brûle.... Mais, non, non.... Que je la voie encore, et que je meure, je mourrai trop heureux!

VÉNUS, *le relevant.*

Eloignons-nous, charmant Ingenuus; ton guide cruel vient à nous: il ne seroit pas aussi sensible que toi; il me tueroit peut-être.

INGENUUS, *ramassant son poignard.*

Ah! ne crains rien, ne crains rien; on répandra jusqu'à la derniere goutte de mon sang, avant de porter sur toi une main téméraire.

VÉNUS.

Viens, suis-moi; je ne veux pas t'exposer.

(*Ils sortent.*)

SCENE IX.

IRIS, TERRIBILIS.

TERRIBILIS, *essoufflé, courant après Iris qui fuit et feint d'avoir peur.*

ARRÊTE, gentille Pélerine, arrête; je ne veux pas te faire de mal.

IRIS.

Oh ! non; tu veux me tuer.

TERRIBILIS.

Non, je te le jure par ma barbe ! je briserois plutôt mille fois mon poignard que de t'en frapper ; mais je tremble que tu ne rencontres ce jeune Initié : il te perceroit sans pitié. Souffre donc que je te dérobe à sa rage. Arrête donc.

IRIS, *s'arrêtant, lui souriant et lui passant doucement la main sous le menton.*

Eh ! bien, je me fie à toi; tue-moi, si tu veux, et si tu es assez cruel.

TERRIBILIS.

Moi, te tuer ! j'en suis bien éloigné. Je ne sais où j'en suis.... Ah ! finis donc, méchante ! finis donc ; tu me fais trop de plaisir.... Ta main brûle.... Je sens renaître dans mon sein les étincelles d'un feu que j'ai trop longtems ignoré.... Grace, fripponne ! grace !....

IRIS.

M'aimes-tu ?

TERRIBILIS.

Je t'adore !

IRIS.

Il m'en faut une preuve.

TERRIBILIS.

Tu peux tout demander.

IRIS.

Je n'aime pas ce menton barbu.

TERRIBILIS.

Il fait toute ma beauté.

IRIS.

Il me déplaît.... Si tu veux que je t'aime, il faut me permettre de te couper cette barbe.

TERRIBILIS.

Ah ! Ciel ! et que dira-t-on d'un Derviche sans barbe ?

IRIS.

Tout ce que l'on voudra ; mais si tu veux m'abandonner ta barbe, je te promets deux baisers.

TERRIBILIS.

A pareil prix, je te donnerois ma vie ; je t'abandonne ma barbe.

IRIS.

Je n'ai rien pour l'abattre.

TERRIBILIS.

Voilà mon poignard ; prens-le : coupe-la, coupe-la vîte.

IRIS, *après lui avoir coupé la barbe.*

Tu n'es pas reconnoissable.

SCENE X.

SCENE X.

VÉNUS, INGENUUS, IRIS, TERRIBILIS.

VÉNUS, *à Ingénuus.*

Nous pouvons reparoître.

TERRIBILIS, *à Iris.*

Nous sommes perdus ; voilà ce jeune Initié.

INGENUUS.

Rassurez-vous, Terribilis; mon sein renferme un cœur aussi sensible que le vôtre.... Voilà mon excuse.

IRIS.

Veux-tu bien que je te présente mon esclave tondu ?... T'ai-je bien secondé ?

VÉNUS.

Je suis contente de toi.

TERRIBILIS.

Quelle est donc cette charmante pélerine ?

IRIS.

C'est ma compagne.

TERRIBILIS.

Qu'elle est belle !

INGENUUS, *à Vénus*

Votre compagne est charmante ; mais ce n'est pas vous.

TERRIBILIS.

Écoutez-moi..... Nous avons tous les deux faussé nos sermens pour vos beaux yeux ; je ne m'en repens

pas. J'ai perdu ma barbe ; mais si nous étions surpris ensemble, je pourrois bien perdre encore davantage. La loi est inflexible ; elle condamne à la mort le Derviche qui a la moindre foiblesse pour une femme : son sang doit arroser l'autel sur lequel il brûloit l'encens. Voilà le sort qui nous est destiné ; mais ce qu'il a de plus cruel encore, nous aurions le malheur de vous le voir partager. Profitons de ce moment : fuyons à jamais ces lieux cruels ; retirons-nous tous les quatre dans la vallée des Larmes : elle sera pour nous celle du bonheur, si toutes les femmes vous ressemblent.

VÉNUS.

Non ; il nous faut une preuve plus forte de votre amour : il faut nous introduire dans ce Temple.

TERRIBILIS.

Dans ce Temple !

IRIS.

Oui, et à l'instant.

TERRIBILIS.

Y pensez-vous ?... Vous voulez donc périr ?... Votre mort et la nôtre sont certaines.

VÉNUS.

N'importe.... Sans cette preuve nous ne croirons pas à votre amour.

INGENUUS, *à Terribilis.*

Obéissons-leur..... Périssons, puisqu'elles le veulent : heureux, du moins, de mourir ensemble !

(*Terribilis va pour ouvrir les portes du Temple ; dans ce moment, le Grand-Prêtre en sort, suivi d'une troupe de Sacrificateurs.*)

SCENE XI.

ISFENDIAR, TROUPE DE SACRIFICATEURS, VÉNUS, IRIS, INGENUUS, TERRIBILIS.

TERRIBILIS.

AH ! Ciel ! c'est fait de nous !

ISFENDIAR.

Grands Dieux ! que vois-je ? deux femmes !... (*A Terribilis et Ingénuus.*) Malheureux ! voilà donc comme vous avez tenu vos sermens ? Vous allez périr tous les quatre.

INGENUUS, *le poignard à la main.*

Arrêtez !... Vous avez exigé de moi des sermens au-dessus de mes forces ; vous m'avez fait jurer d'abhorrer ce que j'ignorois : il falloit donc, barbares ! me donner un cœur comme les vôtres. Je mérite la mort, selon votre loi cruelle, et je m'y soumets ; mais que vous ont fait ces deux infortunées, ces deux charmantes créatures ? Permettez qu'elles s'éloignent, qu'elles vivent heureuses, ou je les défendrai jusqu'à la derniere goutte de mon sang !

ISFENDIAR, *aux Sacrificateurs.*

Qu'on les charge de fers.

(*Les Sacrificateurs s'avancent pour saisir Vénus et Iris.*)

INGENUUS *se précipitant au-devant d'eux.*

Monstres ! n'avancez pas !

VÉNUS.

Ne vous révoltez pas, Ingénuus ; laissez-nous

enchaîner sans crainte : ils ne verseront votre sang, ni le nôtre. (*Les Sacrificateurs les enchaînent.*)

INGÉNUUS, *à celui des Sacrificateurs qui enchaîne Vénus.*

Tu peux charger de fers ces beaux bras, et tu restes insensible !

ISFENDIAR, *aux Sacrificateurs.*

Rentrons dans le Temple, et allons tout préparer pour leur supplice.

(*Isfendiar rentre dans le Temple avec les Sacrificateurs qui conduisent Vénus, Iris, Terribilis et Ingenuus enchaînés.*)

SCENE XII.

(*Le Théatre change et représente l'intérieur du Temple de l'Indifférence ; ce Temple est sombre et d'une Architecture lourde et gothique. Au milieu est un Autel de fer, sur lequel on lit ces mots :* A L'INDIFFÉRENCE. *Les Derviches exécutent une danse religieuse, au son des cymbales.*)

ISFENDIAR, TROUPE DE DERVICHES.

ISFENDIAR.

SAGES et austeres Derviches, qui, jusqu'à ce moment, avez su garantir vos cœurs de toute foiblesse, redoublez aujourd'hui d'insensibilité : deux femmes se sont échappées de la vallée des Larmes, deux femmes ont osé prophaner cette enceinte sacrée ; je les ai fait charger de fers : on va les amener aux pieds de cet Autel, sur lequel tout leur sang doit couler. Gardez-

vous bien de les regarder ; que vos yeux restent attachés sur la terre : la vue d'une femme est mille fois plus dangereuse que celle du basilic. N'écoutez ni leurs plaintes, ni leurs cris ; que vos cœurs soient aussi durs que le rocher sur lequel est bâti ce Temple. Je plongerai ce fer dans leur sein ; seul je me charge de les frapper.

SCENE XIII.

VÉNUS, IRIS, INGENUUS, TERRIBILIS, TROUPE DE SACRIFICATEURS, ISFENDIAR, TROUPE DE DERVICHES.

(*Les Sacrificateurs amenent Vénus, Iris, Terribilis & Ingenuus enchaînés.*)

IRIS.

AH ! Ciel ! quel vilain Temple ! qu'il est sombre et triste ! que son Architecture est lourde et gothique ! il se reconnoît aisément pour le Temple de l'Indifférence. . . . . (*Aux Derviches.*) Eh ! quoi, vous baissez les yeux ? Regardez-nous, regardez-nous ; nous ne sommes pas si laides.

TERRIBILIS, *à Iris.*

Vous êtes charmante ! je vous ai donné ma barbe, sans regret ; mais si vous aviez voulu suivre mes conseils, je ne serois pas mort pour vos beaux yeux.

INGENUUS, *a Vénus.*

Je vous aurois donné sans regret mon sang et ma vie ; mais vous voir partager mon malheureux sort !... Cette idée me désespere.

VÉNUS.

Rassurez-vous, Ingenuus ; vous m'êtes trop cher pour que je permette qu'on répande une seule goutte de votre sang.

ISFENDIAR, *aux Sacrificateurs.*

Traînez cette prophane à l'Autel !

(*Les Sacrificateurs conduisent Vénus a l'Autel. Ingenuus tombe évanoui dans les bras de ceux qui le tiennent enchaînés.*)

INGENUUS.

Monstres !...

ISFENDIAR, *levant la hache sur Vénus.*

Puissante Indifférence, reçois de mes mains cette victime ! (*Dans ce moment la robe de Pélerine, qui cachoit Vénus, tombe a ses pieds, et laisse voir la Déesse dans tout son éclat, et parée de sa brillante ceinture.*)

VÉNUS.

Frappe donc, si tu l'oses !.... et si tu le peux.

ISFENDIAR, *troublé et laissant tomber la hache.*

Qu'ai-je vu ? grands Dieux ! où suis-je ?

VÉNUS.

Que celui de vous qui se sent maintenant sans desirs, releve cette hache terrible, et qu'il vienne en frapper mon sein ! (*Isfendiar et tous les Derviches se prosternent aux pieds de Vénus.*)

ISFENDIAR.

Tu nous vois à tes pieds ; nous jurons tous de n'adorer que toi..... Qui donc es-tu?

SCENE XIV et derniere.

(*Le Temple de l'Indifférence se change en un Temple brillant : l'Autel de l'Indifférence s'abîme ; à sa place, il s'en éleve un autre de fleurs, sur lequel deux colombes se caressent, et où on lit :* A LA BEAUTÉ. *L'Amour descend du Ciel sur un nuage brillant, qui forme l'Arc-en-ciel : il est accompagné de Madame Barbara et de ses Pensionnaires.*)

L'AMOUR, Madame BARBARA, LES PENSIONNAIRES DE Madame BARBARA et les Précédens.

L'AMOUR, *aux Dervlches.*

RECONNOISSEZ Vénus, la Reine des Grâces, et ma mere ; elle vient d'abolir votre culte cruel. C'est sur cet Autel que désormais vous brûlerez l'encens.... (*A Ingénuus.*) C'est toi, jeune Ingénuus, qui présideras à mes Sacrifices : change les mœurs de ce Peuple barbare, et qu'à ton exemple tous les mortels rendent hommage à la Beauté.

(*Vénus et Iris remontent au Ciel, avec L'Amour. Les Pensionnaires de Madame Barbara se joignent aux Derviches, et forment des danses avec eux.*)

FIN.

L'HYMEN ET LE DIEU JAUNE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE,

SUITE DE L'AMOUR QUÊTEUR,

PAR M. DE BEAUNOIR.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

